

Notre ami Jean-Claude Guiguet (1943-2005)

Janine Euvrard and André Roy

L'animation en question

Number 125, December 2005, January 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7770ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Euvrard, J. & Roy, A. (2005). Notre ami Jean-Claude Guiguet (1943-2005). *24 images*, (125), 4-5.

Notre ami Jean-Claude Guiguet

Je me souviens... C'était au printemps de 1992, André Roy était de passage à Paris et nous savourions ces quelques moments ensemble que seule l'amitié, la vraie, sait offrir. Un intrus s'est faufilé dans notre intimité : Jean-Claude Guiguet. *24 images* nous avait demandé de faire un entretien avec lui à l'occasion de la sortie de son dernier film, *Le mirage*, coproduction avec le Québec dont le rôle féminin principal était tenu par Louise Marleau.

Nous voilà donc en route pour les Films du Losange où nous retrouvons Guiguet. Très vite, l'entretien s'est fait à trois. Jean-Claude m'est apparu comme quelqu'un de frêle, presque petit, avec un visage vif et malin, plutôt mutin, un regard d'une extrême intel-

lignence et qui vous regardait droit dans les yeux. Il avait le rire franc, la parole facile, d'une grande clarté, avec des mots simples. Il était d'une exceptionnelle générosité. Il nous parla de son film, des actrices qu'il aimait tant, de sa rencontre et de son amitié avec Louise Marleau, de sa découverte du Québec, des nouvelles amitiés qu'il y avait liées. Nous sommes sortis de cet entretien comblés : nous avions un nouvel ami.

Plus tard, lors de notre amitié qui a duré jusqu'à sa mort, Jean-Claude exprimait toujours une grande tendresse pour les femmes qui avaient tourné dans ses films. Il avait des histoires drôles sur Patachou, des histoires tendres sur Françoise Fabian et Louise Marleau qui, curieusement, se ressemblent beaucoup. Jean-Claude était sensible aux femmes. Aucun détail ne lui échappait. Nous pouvions ne pas nous voir pendant plusieurs mois, il remarquait toujours le moindre changement en moi.

Je me souviens... des coups de fil d'André m'annonçant son arrivée à Paris : « Appelle Jean-Claude, prévien-le que nous dînons ensemble. » Jean-Claude était heureux et je prenais rendez-vous. Nous grimpons les marches sombres de l'immeuble de la rue de la Fontaine-au-Roi pour y passer une soirée intense de discussions, d'échanges arrosés de bon vin. L'appartement de Jean-Claude était petit, assez modeste, à la limite de l'ascétisme, était-ce un choix ? le manque d'argent ? nous n'en avons jamais parlé. Nous y avions toujours froid, très froid même, et nous nous bardions de pull-overs avant d'y passer une soirée.

Jean-Claude ne se plaignait jamais, pourtant lui qui avait tant de talent, lui dont le premier film, *Les belles manières*, avait fait découvrir un si grand cinéaste, a très peu tourné. Il le déplorait, s'en attristait. Il travaillait beaucoup, articles critiques, émissions de radio. Lors de notre dernière rencontre, chez moi cette fois-ci, il espérait et attendait avec impatience une réponse de l'avance sur recettes afin d'impliquer la télévision dans la production d'une grande fresque qui se passait au Moyen Âge intitulée *Le printemps du monde*, et à laquelle il travaillait depuis une dizaine d'années. Le film ne verra pas le jour, Jean-Claude est parti trop tôt.



Fabienne Babe et Louise Marleau dans *Le mirage*.

Je me souviens... d'une journée douce et chaude de fin d'été à Alba-la-Romaine, en Ardèche, et où Jean-Claude, qui se trouvait à Aubenas car une partie de sa famille y vivait, était venu passer la journée. Il était tombé amoureux de ce village en pierres volcaniques noires. Il faisait un temps magnifique, nous avons marché, parlé, pris beaucoup de photos ; le soir, je lui avais demandé de rester jusqu'au lendemain, mais Jean-Claude était réservé, sa sœur est venue le rechercher en voiture.

Mon petit lutin, oui, Jean-Claude, tu me faisais toujours penser à un lutin, butinant, écoutant, parlant de tant de choses qui me passionnaient, jamais tu ne palabrais, ne disais du mal de quiconque comme le milieu du cinéma en est si souvent friand. Tu t'intéressais à tout, tu posais des questions, nous parlions effectivement de tout, il n'y avait pas de tabous entre nous, et je me confiais à toi avec facilité. Mon petit lutin, tu étais un lutin pour moi, mais lorsque nous nous retrouvions et embarquions vers tous les voyages imaginaires qui étaient tes projets de films, tu devenais grand, je te trouvais beau, et une énorme tendresse naissait en moi avec un désir si fort que tu puisses les réaliser.

Ces derniers temps, je laissais souvent des messages à son répondeur. Lorsqu'il ne rappelait pas tout de suite, c'était qu'il n'était pas à Paris mais à Thonon-les-Bains où il se réfugiait pour écrire et se reposer. Et puis un jour, sa voix au téléphone était nerveuse, sombre : il avait très peur. Les médecins lui avaient découvert quelque chose aux reins, il devait être opéré. Après l'opération, il partit se reposer chez un de ses amis, impossible alors de lui parler. Puis, dès son retour rue de la Fontaine-au-Roi, un coup de fil et je le retrouvais. Tout s'était bien passé, il allait recommencer à travailler. Une émission sur France-Culture me donna à entendre un Jean-Claude vivant, vibrant, le Jean-Claude des émissions de radio, j'étais heureuse. Je suis partie pour l'Ardèche au début de juillet dernier, je n'ai pas reparlé à Jean-Claude. Il y a des négligences que nous ne devrions pas nous permettre.

Je me souviens... Je suis à Alger, et je savoure les beautés de ce pays bourré de contradictions, je suis avec des amis, et mon téléphone portable m'annonce la disparition de Jean-Claude. Je suis atterrée, j'ai mal partout, je n'arrive pas à penser.

Avec ce papier, la boucle est bouclée. André et moi t'avons connu et aimé, grâce à *24 images*. Nous te gardons dans nos pensées, dans notre amitié, grâce encore une fois à *24 images*.

- Janine Euvrard

(1943-2005)

Il nous reste tes films, quatre longs et trois courts métrages. Janine et moi avons vu à Cannes, à la Quinzaine des réalisateurs en 1978, *Les belles manières*. Quelle coïncidence! Ainsi t'avions-nous connu comme cinéaste, Janine et moi, en même temps. Quand le hasard se fait destin...

Jean-Claude Guiguet est décédé le 16 septembre dernier d'un cancer qui s'était déclaré un peu plus d'un an auparavant et qui le faisait énormément souffrir. Pour lui, avec ce mal insidieux, tout s'était déréglé. La vie n'avait plus cette harmonie à laquelle on songe sans croire qu'elle peut disparaître un jour, m'écrivait-il. Il voyait encore des films, mais cette ferveur qui lui avait fait tant aimer le cinéma s'était, disait-il, éclipsée, mais momentanément, espérait-il.

Le cinéma lui permettait à chaque tournage d'aborder une *terra incognita*; tout pouvait y être créé, une forêt, un lac, un tramway, une chambre d'hôtel et même les quatre saisons en une seule journée. Les plans pouvaient alors devenir cette explosion de poésie et de beauté, cette magie qui repousse un peu plus loin, pour un certain temps, les drames du monde. D'où des films élégants, très stylisés, extrêmement précis, aux dialogues où chaque mot est précieux; des œuvres qui vont au-delà de la simple transposition de faits réalistes et basculent dans l'intemporalité.

Cette intemporalité caractérise précisément pour moi *Les belles manières* (1978), *Faubourg Saint-Martin* (1986), *Le mirage* (1992) et *Les passagers* (1998). Le monde est là, solide, car on y sent l'espace grâce à des lieux généralement clos dans lesquels les personnages semblent comme en deuil, énigmatiques porteurs de secrets; ce monde est toutefois abstrait, détaché de l'époque, n'a aucun lien avec « l'air du temps » (Jean-Claude détestait l'expression); il fallait qu'il soit de l'ordre de l'éternité. C'est donc une réalité entièrement refaite, imaginaire qui est entrée dans ses films. Il était, par exemple, très content de la ville suggérée dans *Les passagers*, qui n'existait pour lui qu'au cinéma et que grâce au cinéma puisque



Jean-Claude Guiguet en Ardèche, en 1993. Son cinéma, intemporel, savait repousser un peu plus loin, pour un certain temps, les drames du monde.

le tournage s'était déroulé à la fois à Seine-Saint-Denis, qui ne lui avait pas permis de tourner dans un tramway, et à Strasbourg, qui lui avait, outre fourni une aide financière, prêté une rame avec un conducteur et qui pouvait rouler à toute heure du jour et de la nuit.

C'est une intemporalité étonnante parce qu'elle ancre les personnages dans une certaine pesanteur (n'oublions que les fictions de Guiguet étaient graves, tragiques et que leur filmage était frontal) et se déroule dans des décors urbains (y fait exception *Le mirage*). Pesanteur oui, mais que le cinéma métamorphose en grâce, en une douceur qui peut dès lors se faufiler à travers l'angoisse, la peur, le spleen, le sentiment d'incomplétude des personnages, à travers ces lieux fermés où ils se réfugient pour échapper à l'hostilité ambiante, à l'horreur sociale – si palpable en ville. Une douceur dont on sent bien qu'elle sert de rempart contre la violence qui sous-tend les relations et qu'il est permis de fuir – dans les caresses, l'affection, les fureurs de l'amour. Les personnages chez Guiguet ne sont pas loin d'être des spectres; ils sont en tout cas voués à une disparition prochaine (dans tous les films il y a au moins un mort), à se réincarner dans un autre temps – qui serait un temps accordé à la durée des sentiments. Ils se comportent comme des oracles qui nous parlent dans l'inquiétude

et la solitude, une dernière fois, de la possibilité de l'amour, de leur tentative d'être des corps pour d'autres corps, d'être touchés, caressés, aimés, d'être avec les autres, d'être aussi nos intimes. Ils nous communiquent jusqu'au vertige l'impression très forte qu'une profonde blessure n'a pas été encore guérie en eux; et ils ne nous demandent pour cela ni pitié ni compréhension, seulement cette attention – qui devrait toujours être une règle morale dans notre existence – à eux, à leurs faiblesses comme à leurs forces, à leur état de désenchantement comme à leurs élans passionnés, à leurs chagrins comme à leurs plaisirs. Car, comme le *Dormeur du val*, ils ont un trou au cœur.

On comprendra à ces mots pourquoi le cinéma de Jean-Claude m'était et m'est encore si précieux. C'est un cinéma par lequel le cinéaste savait rendre sa vision aiguë des êtres et des choses proche de l'intelligence et des sentiments des spectateurs en l'enveloppant dans un lyrisme inquiet et une sérénité brûlante. Un cinéma délicat et mystérieux qu'il nous a offert dans toute sa plénitude et sa perfection. **24**

– André Roy

Le mirage sera présenté à la Cinémathèque québécoise le 27 janvier 2006 à 20 h 30.

